Marielle MACÉ, *Le genre littéraire*

Paris, Garnier Flammarion, coll. Corpus, 2004, 256 p.

Françoise Lartillot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5803>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5803

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 464-467

ISBN : 978-2-86480-868-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Françoise Lartillot, « Marielle MACÉ, *Le genre littéraire* », *Questions de communication* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 29 mai 2012, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5803> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5803>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Marielle MACÉ, *Le genre littéraire*

Paris, Garnier Flammarion, coll. Corpus, 2004, 256 p.

Françoise Lartillot

RÉFÉRENCE

Marielle MACE, *Le genre littéraire*, Paris, Garnier Flammarion, coll. Corpus, 2004, 256 p.

- 1 Pour des termes génériques associés à une longue tradition et plusieurs écoles de pensée, la collection Corpus s'engage à présenter un panorama de définitions. Tel a été le cas, entre autres notions, pour celles d'auteur, de lecteur... L'ouvrage de Marielle Macé traite lui aussi d'une notion clé qui est au cœur d'une histoire plus que millénaire de la réflexion littéraire, mais aussi philosophique, voire linguistique et rhétorique, exposée aux vagues successives de remise en cause de la modernité et de la postmodernité. Autant dire qu'il relève un défi, et non des moindres. Disons-le d'emblée, il le fait avec finesse, intelligence et rigueur scientifique.
- 2 En effet, Marielle Macé trouve un moyen de résoudre les difficultés annoncées, non pas en s'avancant dans le dédale de telle ou telle définition, mais en prenant le parti de toujours se positionner sur la ligne de rupture entre différents discours, intégrant ainsi les dernières avancées de la recherche dans ce domaine. Le genre, conçu ici comme une notion capitale pour la science des textes, est en même temps toujours exposé dans sa fragilité, comme relevant d'une « ontologie tolérante ». C'est à ce niveau que prend place la parole de Marielle Macé.
- 3 La transitivité de la notion est due à son caractère fonctionnel, dans le sens où le genre s'adapte à l'usage qui en est fait, tantôt en tant que lecteur (généricité lectoriale de Jean-Marie Schaeffer), tantôt en tant qu'auteur, le genre répondant à une « convenance » toujours réévaluée (Gérard Genette, Hans R. Jauss) et toujours à la marge, puisque, paradoxalement, il se matérialise, dans certains cas du moins, dans des discours au statut évanescent (Tzvetan Todorov sur le fantastique) ou contractuel (Philippe Lejeune sur l'autobiographie).

- 4 Cette présentation « rhapsodique » du genre comme objet, défini davantage par son application que par son essence, ne pourrait passer entièrement sous silence la question de l'histoire et, notamment, de l'histoire culturelle dont les débats autour des genres sont des prolongements. Sur un mode foucaldien, Marielle Macé esquisse quelques ouvertures, en traitant de la tendance taxinomique de la Renaissance (p. 31). Décelant quatre statuts du genre – ontologique, taxinomique, rhétorique et pragmatique (p. 33) – qui ne se recoupent pas harmonieusement, l'auteure utilise une autre ligne de fuite pour cerner et articuler les questions suscitées par le jointement de ces statuts, celle des métaphores que les débats ont utilisées, voire suscitées. À nouveau, ces dernières reflètent cette impossibilité de définir le genre par essence et le besoin, presque irréductible, de le remettre en cause.
- 5 Ce tour d'horizon accompli, Marielle Macé propose, comme il est d'usage dans la collection, un choix d'extraits de textes illustrant son propos, classés en six rubriques : « Genèse des genres » ; « Le genre : une notion dans l'histoire » ; « L'identité des genres » ; « Les fonctions des genres » ; « Les transformations génériques ou les événements littéraires » ; « La haine du genre : une histoire cyclique de la littérature ? ». Dans l'anthologie qui constitue le cœur de l'ouvrage, le lecteur est confronté à des moments clés de l'histoire de la réflexion sur les genres qui court de Platon à Jacques Derrida, en passant par le Pseudo-Longin, Saint-Augustin, Hegel, Käte Hamburger ou Gérard Genette – pour ne citer que quelques auteurs de réflexions théoriques bien connues. Par ailleurs, Marielle Macé présente des extraits d'œuvres littéraires – ce dont on ne peut que se féliciter – illustrant que les genres sont aussi le support d'une « intentionalité » (pour l'écrire comme Jean-Marie Schaeffer) de l'auteur, et montrant par l'exemple – *in vivo* en quelque sorte – les effets des discours théoriques. Là aussi, le choix est d'importance, d'autant qu'il est finement constitué, d'Aragon à Stendhal, en passant par Baudelaire, Corbière ou Simenon. Pour le lecteur, ce florilège est l'occasion de se remémorer tel ou tel débat littéraire, ancien ou actuel – réflexion aristotélicienne, roue de Virgile, romantisation de la littérature chez Friedrich Schlegel, interrogation sur le moi lyrique par Käte Hamburger –, mais aussi de flâner dans la « littérature universelle » (on relit Dante, Cervantès ou Rabelais), comme à ses marges, ou à ce que l'auteure signale comme telles (les textes de Simenon).
- 6 Enfin, on est fermement invité à prendre conscience des limites de la notion de genre qui, pour être l'un des principaux outils épistémologiques de la littérature (suivant l'introduction de l'auteure, il est peut-être même le seul), n'en est pas moins concurrencé par d'autres approches, telles les théories d'abord philosophiques des affects, liés à la représentation et à la lecture (ainsi de celles du Sublime), ou les théories rhétoriques de l'écriture (ainsi des théories des *topoi* dont Ernst R. Curtius a si judicieusement présenté l'ancrage historique). Bien entendu, on pourrait s'étonner de ce que l'on franchisse de la sorte les limites de la question générique. Certes, on sait gré à Marielle Macé de visiter avec subtilité ces grands textes, mais on est aussi conduit à penser que le lecteur moins averti devra fournir un effort important pour bien situer les textes dont il est question et que, au fond, si l'on avait fait l'économie d'une focalisation sur les marges (par exemple, celles, rhétoriques, du genre littéraire, qui ne relèvent plus véritablement de son domaine de définition), on aurait pu mieux situer les grands débats autour de la notion proprement dite, et donner quelques points de repères, essentialistes peut-être, ou même tout bonnement historiques. Ceux-ci

auraient été utiles aux néophytes et, quoi qu'il en soit, sainement relativisés par la réflexion cadre.

- 7 Ainsi, s'il n'est pas contestable qu'il faille éviter de replier notre conception « moderne » ou au fond « romantique » des genres sur celle d'Aristote (danger contre lequel Gérard Genette met en garde et que Marielle Macé rappelle fort justement par son entremise) et si, en outre, il est vrai que la définition des genres par Aristote répond à celle de Platon, et que se crée ainsi une fracture de la pensée sur les genres – qui est aussi une fracture épistémologique –, il n'en reste pas moins qu'il aurait pu être utile de rappeler le passage, chez Aristote, qui a inspiré la tradition de la pensée sur la tragédie et au-delà, dans sa lettre même. Certes, on pourrait craindre de revenir à des bases estimées connues, et enfoncer quelques portes ouvertes, de conforter le statut de la mésentente évoquée plus haut, mais on aurait pu aussi montrer à quel point les filiations historiques se construisent à partir d'une relecture mille fois entrecroisée de ce texte qui a gagné ainsi le statut de texte « canonique ». S'il est vrai que les théories de Friedrich Schlegel sur la littérature consacrent le drame comme forme synthétique (une remarque dont la densité ne saurait être ignorée), il n'en reste pas moins vrai qu'au fond, parlant de drame, Friedrich Schlegel parle de *mythos*, tout comme Aristote dont la définition de la tragédie s'articule autour de cette même notion, qu'il redéfinit comme lieu de passage entre poésie et prose, cœur invisible où s'articulent les « fragments » romantiques. Tendant cette perche au lecteur, on aurait donné plus d'assurance à ses pas dans cet univers. Mais, évidemment, peut-être ne pouvait-on plus affirmer de manière aussi tranchée que la littérature « entrait » à partir de cette date (celle des romantiques allemands) dans la « haine des genres », mais plutôt dans une relecture d'une tension entre critique et rhétorique, déjà contenue dans la lettre antique (on pouvait alors se référer à des travaux de relecture des textes antiques également proches de nous, tels que ceux de Jean Bollack, ou des textes romantiques présentés par Denis Thouard).
- 8 Dans un même ordre d'idée, celui de la contextualisation et de l'historisation des textes, on aurait pu s'interroger sur quelques grandes traditions génériques européennes. En effet, il existe un entrelacs de relations entre affirmation de l'identité nationale et développement de certains genres en particulier. Qu'en est-il de la *short story* anglaise ou du *Bildungsroman* allemand, du roman picaresque ou du *non sense* ? Quel rôle joue la traduction dans l'appropriation des genres d'une culture par une autre ? Par exemple, ce point est effleuré à l'occasion de la présentation du texte de Don Quichotte, mais on reste un peu sur sa faim. En outre, pour comprendre la position de Käte Hamburger sur le moi lyrique, peut-être ne suffisait-il pas de savoir qu'il y a là une approche linguistique de la littérature, mais qu'une telle définition arrive après un débat sur la question de la poésie vécue (*Erlebnislyrik*) et de la relation entre moi lyrique et moi biographique, dont on aurait pu rappeler quelques étapes historiques. Finalement, le parti pris pour le roman réitéré plusieurs fois est surprenant : suivant l'auteure, le roman, genre par excellence, devant s'imposer face aux autres genres, tend précisément à éclipser la poésie – notamment – et le drame, sans que l'on soit bien convaincu de sa nécessaire domination.
- 9 Pour autant, nous ne remettons nullement en cause la qualité de l'ouvrage dont il faut souligner l'intérêt qu'apporte la mise en perspective des textes. En outre, la bibliographie, finement composée et bien commentée, fournit les outils d'une réflexion autonome et un appui pour une enquête complémentaire. Ainsi encadrée, à la fois par

une partie plus interrogative que dogmatique, par le vade-mecum et la bibliographie riche et intelligente, l'anthologie de Marielle Macé prend tout son sens. Elle ouvre des perspectives, pose des jalons et aiguise l'appétit de savoir. Le lecteur pourra donc, pour finir, aisément constater que l'ouvrage remplit le contrat que lui dictaient précisément les lois du genre et qu'il le fait bien, qu'il est donc un outil dont il faut assurément recommander l'usage aux étudiants avancés et aux chercheurs.

AUTEURS

FRANÇOISE LARTILLOT

CÉGIL, université Paul Verlaine-Metz
lartill@free.fr